HAL open science

Foreword - For a sociology of reception and audiences

Isabelle Charpentier

To cite this version:

Isabelle Charpentier. Foreword - For a sociology of reception and audiences. Isabelle Charpentier. Comment sont reçues les œuvres ? Actualités des recherches en sociologie de la réception et des publics, Creaphis Editions, pp.5-22, 2006, 2-913610-73-0. hal-03689031

HAL Id: hal-03689031

https://u-picardie.hal.science/hal-03689031v1

Submitted on 6 Jun 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives 4.0 International License

in Isabelle Charpentier [dir.], *Comment sont reçues les œuvres ? Actualités des recherches en sociologie de la réception et des publics*, Paris, Creaphis, 2006, pp. 5-22.

Avant-propos
Pour une sociologie de la réception *et* des publics

Par Isabelle Charpentier (Université de Versailles - Saint-Quentin-en-Yvelines, Centre d'Analyse des Régulations Politiques / Centre de Sociologie Européenne - EHESS - CNRS)

Où en sont aujourd'hui les réflexions théoriques et les enquêtes empiriques rassemblées sous le(s) label(s) - faussement homogénéisant(s) - d' « études de réception » et/ou « des publics »[1], par ailleurs diversement qualifiés - téléspectateurs, lecteurs, usagers, « pratiquants », consommateurs... ? Par-delà leur généalogie controversée, leurs apories et, parfois, leurs impasses, par-delà aussi les polémiques plus ou moins stériles qu'elles continuent d'alimenter, quel bilan peut-on faire de leurs apports ? Quelles sont les perspectives de recherche qu'elles dessinent actuellement ? Présentées ainsi, les questions font figure de gageures pour qui connaît le foisonnement et la diversité des travaux produits dans ce courant de recherches - éclaté - depuis les années 1970, en particulier dans les pays anglophones.

C'est pourtant à de tels questionnements que se confrontent les auteurs de cet ouvrage collectif, issu d'un colloque international et pluridisciplinaire organisé pendant trois jours en novembre 2003 par le centre de recherches en science politique (le CARPO) de l'Université de Versailles - Saint-Quentin-en-Yvelines[2], en collaboration étroite avec Lyn Thomas de l'*Institute for the Study of European Transformations* de la *London Metropolitan University*. Réunissant 37 intervenants de plusieurs nationalités (Français, Britanniques, Américains, Suisses, Allemands, Suédois…), ce colloque, sans négliger pour autant les interrogations théoriques et méthodologiques, a privilégié la présentation de recherches empiriques récentes, menées dans des perspectives théoriques diverses et fondées sur un très large panel de techniques d'enquête (observations ethnographiques ou participantes, « *focus groups* », entretiens, analyse de courriers de lecteurs ou de *fans*, ou encore de corpus d'articles critiques, études de contenu des textes ou des œuvres, analyses documentaires diverses, exploitation de données statistiques…). Il a été l'occasion d'un dialogue - rare - entre chercheurs français et étrangers de plusieurs générations, issus d'horizons et de traditions disciplinaires variés

[1] On peut ici reprendre l'acception large du terme « public » que proposent D. Cefaï et D. Pasquier : « […] le public se profile dans un horizon d'intentionnalité collective, de localisation par une pluralité d'acteurs sur les mêmes objets, fût-ce sur le mode du conflit, de la confrontation ou de la controverse. Ce public est animé par un rapport réflexif à ses propres performances : […] la pluralité des membres du public font l'épreuve collective de leur coexistence autour des mêmes enjeux, la 'sentent' sans nécessairement s'en donner une représentation explicite. Ils partagent un accès au monde, coopèrent et communiquent dans des horizons de remémoration et de projection, font émerger des textures d'expérience collective à travers des dynamiques de discussion, d'enquête et d'expérimentation. » (D. Cefaï, D. Pasquier, « Introduction », *in* D. Cefaï, D. Pasquier [dir.], *Les sens du public. Publics politiques, publics médiatiques*, Paris, PUF, 2003). Pour des synthèses récentes des différentes approches en étude des publics, voir J.-P. Esquenazi, *Sociologie des publics*, Paris, La Découverte, coll. « Repères », 2003 ; *Réseaux* « Figures du public », n° 126, 2004, et la contribution de M. Barker au présent volume. Pour une mise en perspective historique, voir H. Merlin, *Public et littérature en France au XVIIe siècle*, Paris, Editions des Belles Lettres, 1994.

[2] Merci au Conseil scientifique de l'Université de Versailles - Saint-Quentin-en-Yvelines d'avoir collaboré au financement du colloque et de la présente publication, à son Service des affaires culturelles et au Syndicat d'Agglomération Nouvelle de Saint-Quentin-en-Yvelines pour son aide financière à l'organisation de la rencontre, enfin au CARPO et à l'UFR des Sciences Juridiques et Politiques de cette même université pour leur contribution financière à la réalisation de cet ouvrage collectif.
Merci aussi à Delphine Dulong et Emmanuel Pierru pour leurs remarques critiques et la justesse de leurs suggestions sur le présent texte.

(sociologues[3], politistes[4], spécialistes des médias, des sciences de l'information et de la communication ou de l'éducation[5], littéraires[6] , historiens[7]).

A l'heure où paraissent les premières véritables synthèses en langue française sur ce courant de recherches[8], il nous a semblé que la masse critique des travaux autorisait dorénavant une cumulativité raisonnée des principaux apports et résultats, contrôlée par des regards croisés. Représentée et confrontée ici, la pluridisciplinarité heuristique de ces études variées, explorant toutes cependant la « *terra incognita* » en aval des procès de communication, a fourni et fournit encore de nombreux outils « d'intelligibilité de l'art et du social » (Boris Gobille), permettant de mieux appréhender l'analyse des appropriations plurielles et des usages multiples des biens symboliques en général, qu'ils soient culturels, artistiques, médiatiques et/ou politiques, par les différents publics auxquels ils sont (ou non) destinés. C'était l'ambition première du colloque et du présent ouvrage que de le rappeler, et d'illustrer la richesse et la vitalité des recherches menées actuellement à l'étranger, mais aussi - quoique timidement - en France, où les études de réception demeurent encore un domaine mal (re)connu, en particulier en science politique (la troisième partie, « Réceptions présumées politiques », est spécifiquement centrée sur les enjeux liés à cette dernière discipline - cf. *infra*). A cette occasion, il s'agissait aussi de revenir, avec certains « pionniers » (à l'instar de David Morley revenant dans la conclusion de ce livre sur ses propres travaux), sur les doutes, les tâtonnements, les questions demeurées irrésolues et les questionnements auto-réflexifs qui traversent dorénavant ce courant de recherches, tout comme sur ses perspectives d'élargissement, notamment en matière d'appréhension d'un terrain encore moins exploré que les autres, la circulation internationale des idées et des œuvres, littéraires, médiatiques ou scientifiques[9]. Une partie entière de l'ouvrage, intitulée « Réceptions transnationales », s'intéresse ainsi plus spécifiquement aux logiques plurielles selon lesquelles sont reçues, appropriées et (ré)interprétées des œuvres littéraires - et leurs auteurs - (Joseph Jurt et l'accueil du naturalisme français en Allemagne, Gisèle Sapiro et la réception de la littérature hébraïque en France, Delphine Naudier et les prises de position des intellectuels, des écrivains et des critiques dans le quotidien français d'information *Le Monde* après les *fatwas* lancées contre Salman Rushdie et Taslima Nasreen), des théories (sociologiques par exemple[10], ou celle des « effets électoraux du chômage », élaborée dans le contexte de la montée du nazisme

---

[3] Christine Détrez, Hervé Glévarec, Boris Gobille, Jean-Marc Leveratto, Eric Maigret, Delphine Naudier, Dominique Pasquier, Rémy Ponton, Gisèle Sapiro.

[4] Annie Collovald, Daniel Gaxie, Vincent Guiader, Jean-Philippe Heurtin, Armelle Le Bras-Chopard, Jean-Baptiste Legavre, Brigitte Le Grignou, Frédérique Matonti, Jean-Matthieu Méon, Erik Neveu, Emmanuel Pierru, Frédéric Pierru, Bernard Pudal.

[5] Martin Barker, Sara Bragg, David Buckingham, Peter Dahlgren, Barbara Lebrun, David Morley, Andrea Press, Darren Waldron, Rebekah Willett, Milly Williamson.

[6] Joseph Jurt, Lyn Thomas, Fabrice Thumerel.

[7] Fabrice Montebello.

[8] B. Le Grignou, *Du côté du public - Usages et réceptions de la télévision*, Paris, Economica, 2003. Voir aussi P. Beaud, « Les théories de la réception. Présentation », *in Réseaux*, n° 68, 1994 ; D. Pasquier, « Les travaux sur la réception. Introduction », *in* P. Beaud, P. Flichy, D. Pasquier, J.-L. Quéré, *Sociologie de la communication*, Paris, CNET, 1997.

[9] Pour des mises en perspective théoriques sur ces questionnements, voir P. Bourdieu, « Les conditions sociales de la circulation internationale des idées », *in Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 145, décembre 2002, p. 3-8 ; J. Heilbron, G. Sapiro [dir.], « Traduction. Les échanges littéraires internationaux », *in Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 144, septembre 2002 ; I. Ang, "Culture and Communication : towards an ethnographic Critique of Media Consumption in the transnational System", *in European Journal of Communication*, n° 5, 1990.

[10] Pour des exemples de réflexion à ce propos, voir P. Durand, J. Dubois, Y. Winkin, *Le Symbolique et le Social. La réception internationale de la pensée de Pierre Bourdieu*, Liège, Editions de l'Université de Liège, coll. « Sociopolis », 2005 ou encore J.-C. Passeron [dir.], *Richard Hoggart en France*, Paris, Centre Georges Pompidou, 1999.

dans l'Allemagne de Weimar avant d'être diffusée et réinterprétée dans des cercles savants outre-Atlantique dans des conditions qu'étudie Emmanuel Pierru), lorsqu'elles passent d'un espace à un autre, dans des conditions et des contextes (intellectuels, culturels, sociaux, politiques…), des attentes aussi, différents de ceux qui ont procédé à leur production[11].

Sans prétendre à l'exhaustivité que la croissance et la diversité des travaux rendent utopique, tentons d'abord de retracer d'abord brièvement comment et dans quels contextes a émergé et s'est constitué ce champ encore imparfaitement défini de connaissances, pour mieux éclairer les formes et les contours actuels des études de réception. S'éloignant de la stricte analyse herméneutique et substantialiste des énoncés des « textes » ou des messages, comme des mesures étroitement quantitatives des consommations (cf. *infra*), ces recherches, par-delà leurs différences, présentent toutes la caractéristique commune de s'orienter résolument « du côté du public » « réel », concret. Dépassant certaines oppositions traditionnelles (analyse « interne » *versus* analyse « externe » des œuvres), ou encore les analyses mécanistes, forcément réductrices (telle œuvre exprimerait la vision du monde de telle catégorie sociale ou chercherait à transmettre son idéologie, tel type de produit formaterait et encadrerait tel type de consommation…), elles cherchent à saisir l'activité de réception non seulement comme une forme de consommation ou de pratique interprétative du récepteur, mais aussi comme créatrice de sens. Elles tentent dès lors d'appréhender l'indissociabilité du procès de communication, sans séparer ce que d'ordinaire on sépare : message, texte, produit…/émetteur, auteur, producteur…/récepteur, public, lecteur, spectateur, consommateur. Au travers des pratiques et des discours, les enquêtes visent à saisir de manière compréhensive les modalités d'appropriation et de construction du sens des produits culturels, médiatiques ou politiques - dans une acception large : discours, émissions, journaux de partis (cf. l'analyse par Frédérique Matonti du magazine « *teenager* » atypique lancé par le Parti communiste français au début des années 1960, *Nous les Garçons et les Filles*), « événements » ou « causes » politiquement orientés (cf. l'étude par Boris Gobille des réappropriations successives par les critiques littéraires des « événements » de Mai 1968, au travers de leurs commentaires des romans d'Olivier Rolin mettant en récit et en scène cette période[12]). Si les premières enquêtes sur les publics - qui datent, pour le cas français, des années 1960 - se donnaient pour objectif prioritaire de mesurer quantitativement les effets et les résultats des politiques culturelles animées par le projet de « démocratisation »

---

[11] Pour les séries télévisées, voir l'étude pionnière de T. Liebes, E. Katz, *The Export of Meaning : Cross-Cultural Readings of* 'Dallas', Oxford, Oxford University Press, 1990 et, en français, « Six interprétations de la série *Dallas* », *in Hermès*, n° 11-12, 1993, p. 125-144. Voir aussi J. Gripsrud, *The Dynasty Years*, London, Routledge, 1995, sur la réception de la série américaine *Dynasty* en Norvège. Du côté cette fois de la réception des œuvres littéraires, voir le travail pionnier (et oublié) de J. Leenhardt et P. Jozsa (*Lire la lecture. Essai de sociologie de la lecture*, Paris, Le Sycomore, 1982), présentant les réceptions différenciées par deux populations de lecteurs, l'une française et l'autre hongroise, d'un roman français (*Les choses* de G. Perec - 1965) et d'un roman hongrois (*Le cimetière de rouille* d'E. Fejes - 1966), ainsi que la thèse, elle aussi injustement méconnue, de U. Weinmann, *Thomas Bernhard, l'Autriche et la France - Histoire d'une réception littéraire*, Paris, L'Harmattan, 2000. Sur les chantiers actuels de recherche en ce domaine et leurs enjeux, voir les contributions de M. Barker (qui travaille actuellement, en liaison avec plusieurs équipes de chercheurs situés dans des espaces nationaux différents, sur la réception des films *Le Seigneur des anneaux*) et de D. Morley dans le présent ouvrage.

[12] Voir aussi B. Gobille, *Crise politique et incertitude : régimes de problématisation et logiques de mobilisation des écrivains en mai 68*, Thèse de Doctorat en Sciences Sociales, mention Etudes politiques, Paris, EHESS, 2003 ; « Le politique et le littéraire : l'écriture d'un double lien. *Phénomène Futur* d'Olivier Rolin », *in* I. Charpentier, E. Darras [dir.], *La politique ailleurs*, Paris, PUF, 1998, p. 237-266 ; « Etre écrivain en mai 1968. Quelques cas d''écrivains d'aspiration' », *in Sociétés et Représentations*, n° 11, février 2001, p. 455-478 ; « Les mobilisations de l'avant-garde littéraire française en mai 1968. Capital politique, capital littéraire et conjoncture de crise », *in Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 158, juin 2005, p. 30-53.

(fréquentation des équipements culturels, profil des publics…)[13], l'analyse des logiques d'appropriations différenciées des produits symboliques permet dorénavant d'appréhender plus finement les processus sociaux de formation des « textes »/« messages » et de leur « valeur » - évolutive dans le temps, l'espace, les contextes de réception… -, mais aussi les déterminants multiples de leurs réceptions, les usages sociaux et/ou politiques qui en sont faits par les différents publics, comme les effets de ces usages.

Pour le dire encore autrement, toutes ces études de réception cherchent à se démarquer du paradigme dominant jusque dans les années 1960, celui de la « massmédiologie », qui oublie précisément les expériences des publics concrets (notamment ceux de la télévision), plus imaginés qu'étudiés. En effet, il faut rappeler avec Brigitte Le Grignou que, sous-tendue par des paradigmes divers (de la théorie critique d'Adorno[14], au courant des « usages et gratifications »[15], en passant par les impératifs de la « recherche administrative », souvent soupçonnée d'inféodation à des intérêts purement commerciaux - Paul Lazarsfeld), inspiratrice ambiguë de certaines des premières enquêtes de réception, « la recherche sur les médias de masse a, longtemps et paradoxalement, contribué à reléguer le public à une place secondaire, assignée et circonscrite par l'intention des producteurs, des exégètes ou/et par la structure du message »[16].

On rappellera pourtant que, s'éloignant très largement des perspectives de la persuasion clandestine et du modèle de la « seringue hypodermique » qui ont hanté les études pionnières en sociologie de la communication[17], certaines réflexions amorcées par l'équipe réunie autour de Paul Lazarsfeld pour les enquêtes *People's Choice*[18] et surtout *Personal Influence*[19] mettaient déjà en évidence le rôle de *leaders d'opinion*, susceptibles d'infléchir et/ou de (ré)orienter les pratiques des individus sur lesquels ils exercent une « influence ».

---

[13] V. Dubois a ainsi montré que la mise en évidence chiffrée des inégalités sociales « d'accès à la culture » a constitué l'un des modes de légitimation du ministère des Affaires culturelles à ses débuts, dès 1963. La production de statistiques soulignant l'importante proportion de Français qui ne se rendaient jamais au musée ou au spectacle, établissant les « besoins culturels » et révélant les écarts de fréquentation des établissements culturels entre les différentes catégories sociales, a permis de promouvoir en des termes quantifiés le projet de « démocratisation culturelle » au nom duquel le ministère avait été constitué, et de le mettre ainsi en phase avec l'orientation technocratique et planificatrice alors dominante dans le champ politico-bureaucratique. Voir V. Dubois, « La statistique culturelle au Ministère de la Culture, de la croyance à la mauvaise conscience », *in* O. Donnat [dir.], *Le(s) public(s). Politiques publiques et équipements culturels*, Actes du colloque DEP/OFCE, Paris, 28-29-30.11.2002. Voir aussi S. Octobre, « Comment mesurer la démocratisation ? Proposition de cadre interprétatif », *in* O. Donnat, S. Octobre [dir.], *Les publics des équipements culturels - Méthodes et résultats d'enquête*, Paris, Les Travaux du DEP du Ministère de la Culture, 2002.

[14] Voir notamment T.W. Adorno, M. Horkheimer, « La production industrielle des biens culturels. Raison et mystification des masses », *in La dialectique de la raison*, Paris, Gallimard, 1974 [e.o. : 1947].

[15] Voir W. Schramm, J. Lyle, E. Parker, *Television in the Lives of our Children*, Stanford, Stanford University Press, 1961 et E. Katz, J.G. Blumler, M. Gurevitch, "Uses and Gratifications Research", *in Public Opinion Quaterly*, vol. 37, 1974.

[16] B. Le Grignou, *Du côté du public*, *op. cit*., p. 13.

[17] Selon ces premières enquêtes, les médias exerceraient des effets aussi puissants que directs, et dicteraient aux individus, isolés et non caractérisés socialement, ce qu'ils doivent penser. Dans le présent volume, J.-M. Méon revient sur les usages équivoques par le Conseil Supérieur de l'Audiovisuel français de cette vieille rhétorique savante des « effets des médias », devenue un outil stratégique de légitimation en vue de la mise en place d'une signalétique classant, au nom de la protection de la jeunesse, les programmes télévisés en fonction du degré de violence qu'ils comportent, dispositif postulant donc intrinsèquement les effets de telles images sur le jeune public.

[18] P. Lazarsfeld, B. Berelson, H. Gaudet, *The People's Choice*, New York, Columbia University Press, 1944.

[19] Dans l'ouvrage *Personal Influence. The Part played by People in the Flow of Mass Communications* (New York, Free Press, 1955), E. Katz et P. Lazarsfeld avancent notamment l'hypothèse du « flux de communication en deux temps » [*two-step flow of communication*], *i.e.* des effets indirects et médiatisés des médias. Sur cette hypothèse, voir aussi E. Katz, « The Two-Step Flow of Communication : An Up-to-Date Report on an Hypothesis », *in Public Opinion Quaterly*, vol. XXI, 1957, p. 61-78 ; et plus largement, du même auteur, « La recherche en communication depuis Lazarsfeld », *in Hermès*, n° 4, 1989.

Régulièrement occultée dans les enquêtes actuelles[20], cette « filiation » gagnerait sans doute à être réinvestie[21]. Au sein des groupes dominés, existent bel et bien des « leaders d'opinion culturelle » entretenant un rapport polymorphe à la culture, notamment - quoique non exclusivement - légitime[22].

Au-delà de ces orientations originelles, des traditions ultérieures de recherche issues d'autres champs disciplinaires que la sociologie des médias et de la communication vont imprimer une marque plus profonde et durable sur les études de réception.

Au premier rang de ces nouvelles perspectives, on trouve les travaux menés en France en sociologie de la culture. Car on retiendra bien ici dans les précurseurs l'approche initiée dans les années 1960 par Pierre Bourdieu, à propos des usages sociaux de la photographie[23] ou encore de la fréquentation des musées[24], ainsi que les apports de son ouvrage majeur, *La Distinction*[25]. Nous ne souscrivons pas en effet au jugement expéditif - et partial - formulé par Daniel Cefaï et Dominique Pasquier, qui expliquent le retard français en matière d'études de réception par la domination qu'auraient exercé « les théories [misérabilistes] de la légitimité culturelle de Bourdieu » sur les recherches en sociologie de la culture : « à l'inverse des *Cultural Studies*, qui considèrent que les cultures populaires sont dotées de leurs propres systèmes de valeurs et façonnent leurs propres univers de sens, la sociologie de la culture les a réduites en France à des pratiques caractérisées par le manque et la privation. Elle a de ce fait littéralement bloqué le développement de travaux sur les publics médiatiques, en les inscrivant dans une théorie du déficit qui ne laissait aucune marge à l'analyse », estiment ainsi les deux auteurs[26]. Sans entrer dans les méandres d'une polémique stérile, encore moins dans les implicites d'un tel rejet radical, on rappellera simplement ici que, d'une part, Pierre Bourdieu lui-même semble, depuis ses premières analyses, beaucoup plus subtil : n'écrivait-il pas ainsi, dès 1969 : « L'action [de la presse], de la radio et de la télévision ne s'exerce pas de façon systématique et homogène. […] La réceptivité à l'information varie considérablement selon le type d'information reçue et selon les caractéristiques sociales et culturelles des sujets qui la reçoivent », ou encore : « La lisibilité d'une œuvre d'art pour un individu particulier est fonction de l'écart entre le niveau d'émission défini comme le degré de complexité et de finesse intrinsèques du code exigé par l'œuvre et le niveau de réception défini comme le degré auquel cet individu maîtrise le code social, qui peut être plus ou moins adéquat au code exigé par l'œuvre »[27], remarques que ne contesteraient sans doute pas les tenants des *Cultural Studies* (cf. *infra*)... Et on pourrait bien sûr multiplier les exemples. Comme en témoignent les contributions du présent volume, les deux approches ne sont guère incompatibles (une preuve supplémentaire en est fournie par la mobilisation intensive par certains chercheurs de la « seconde génération » des *Cultural Studies* des travaux de Pierre Bourdieu). D'autre part et plus sérieusement, nuançant l'hypothèse d'un intérêt universellement partagé pour la « culture » et d'une démocratisation « en profondeur » de celle-ci, fondée notamment sur l'élévation continue du niveau de scolarité et de vie et l'accroissement du temps de loisir,

---

[20] Voir D. Pasquier, « Vingt ans de recherches sur la télévision : une sociologie post lazarsfeldienne ? », *in Sociologie du travail*, n° 1, 1994.

[21] Voir I. Charpentier, E. Pierru, « Réseaux de sociabilité et circulation matérielle et symbolique des produits culturels en milieux populaires », *in Civilisations*, numéro spécial « Economie de la culture », vol. LIII, n° 3-4, à paraître au printemps 2006.

[22] Voir aussi B. Lahire, « Lectures populaires : les modes d'appropriation des textes », *in Revue Française de Pédagogie*, n° 104, 1993.

[23] P. Bourdieu, *Un art moyen - Essai sur les usages sociaux de la photographie*, Paris, Minuit, 1965.

[24] P. Bourdieu, A. Darbel, *L'amour de l'art - Les musées d'art européens et leur public*, Paris, Minuit, 1969.

[25] P. Bourdieu, *La distinction - Critique sociale du jugement*, Paris, Minuit, 1979.

[26] D. Cefaï, D. Pasquier, « Introduction », in D. Cefaï, D. Pasquier [dir.], *Les sens du public, op. cit.*

[27] P. Bourdieu, A. Darbel, *L'amour de l'art, op. cit.*, p. 168 et 77.

toutes les enquêtes quantitatives récentes mettent clairement en évidence que les « variables sociologiques lourdes » (en premier lieu, le niveau de diplôme, mais aussi le sexe, l'âge, la catégorie socioprofessionnelle, l'origine sociale, la taille de la commune de résidence, le revenu) résistent bel et bien, n'en déplaise aux tenants de la « liberté de l'acteur », et qu'elles demeurent plus que jamais opérantes pour saisir ne serait-ce que les logiques de différenciation à l'œuvre dans l'intensité de l'exposition à l'offre culturelle[28]. L'attention têtue portée aux stratégies de distinction, aux effets de domination symbolique et aux dispositions socialement constituées peut toujours aussi salutairement, aujourd'hui comme hier, garder de tout regard « enchanté » sur l'autonomisation des goûts et pratiques populaires et de la tentation « populiste »[29], dérive que Daniel Cefaï et Dominique Pasquier décèlent, par ailleurs, dans certaines enquêtes réalisées dans le sillage des *Cultural Studies*, et à laquelle, il est vrai, elles n'ont pas toujours su échapper (cf. *infra*)...

Outre les apports objectifs de la sociologie de la culture, il faut mentionner aussi ceux de la sociologie des oeuvres littéraires[30] et artistiques, de l'histoire culturelle, de l'art[31] et des mentalités - notamment l'importante « histoire du livre et du lire », inaugurée en France par les travaux de Roger Chartier[32] et qui a plus largement revivifié l'approche historique des pratiques culturelles -, ou encore de la sémiologie[33]... Dans ces différentes perspectives, de nombreux chercheurs (essentiellement européens) commencent en effet, à partir du milieu des années 1970, à étudier d'autres pratiques culturelles et d'autres publics que celles et ceux de la télévision. S'intéressant d'abord aux lecteurs, la critique littéraire allemande est ainsi profondément renouvelée par les travaux d'Hans-Robert Jauss[34] et de Wolfgang Iser[35] : cette « Ecole de Constance » élabore une « esthétique de la réception », en théorisant notamment la notion d'« horizons d'attente », qui sera par la suite « opérationnalisée » sociologiquement, en particulier par Jean-Claude Passeron ou, plus récemment, par Claude Fossé-Poliak, Gérard Mauger et Bernard Pudal[36], ou encore par Annie Collovald et Erik Neveu dans leur enquête sur les lecteurs de romans policiers[37]. Contribuant également à un renouvellement certain des problématiques dans ce domaine de recherches, soulignons encore le caractère novateur des

---

[28] A ce propos, loin de s'y opposer, les travaux d'O. Donnat ne font que confirmer cette tendance : voir « La stratification sociale des pratiques culturelles et son évolution 1973-1997 », *in Revue Française de Sociologie*, XL-I, 1999, p. 111-119 ; « La démocratisation de la culture en France à l'épreuve des chiffres de fréquentation », *in Circular*, n° 14, octobre 2002 ; du même auteur, avec D. Cogneau, *Pratiques culturelles des Français, 1973-1989*, Paris, La Découverte/La Documentation française, 1990 ; P. Coulangeon, P.-M. Menger, I. Roharik, « Les loisirs des actifs : un reflet de la stratification sociale », *in Economie et Statistique*, n° 352-353, 2002 ; pour une synthèse, voir I. Charpentier, E. Pierru, «Les pratiques culturelles : quelle démocratisation ? », *in Les Cahiers Français*, n° 312, janvier-février 2003.

[29] Au sens de C. Grignon et J.-C. Passeron, *Le savant et le populaire - Misérabilisme et populisme en sociologie et en littérature*, Paris, Hautes Etudes/Gallimard/Le Seuil, 1989.

[30] Voir ainsi l'étude fondatrice de J. Jurt, *La réception de la littérature par la critique journalistique : lectures de Bernanos, 1926-1936*, Paris, J.-M. Place, 1980 et, avec M. Milner, *Bernanos et ses lecteurs*, Paris, Klincksieck, 2001.Voir aussi, du même auteur, « Por une sociologia de la recepcion », *in Journal of Interdisciplinary Literary Studies*, vol. 2, Fall 1990.

[31] Voir ainsi l'éclairante étude de M. Baxandall, *L'œil du Quattrocento - L'usage de la peinture dans l'Italie de la Renaissance*, Paris, Gallimard, 1985 [e.o. : 1972].

[32] Voir notamment R. Chartier, *L'ordre des livres. Lecteurs, auteurs, bibliothèques en Europe entre XIVe et XVIIIe siècle*, Aix-en-Provence, Alinéa, 1992 ; *Histoire de la lecture - Un bilan des recherches*, Paris, IMEC Editions/Editions de la Maison des Sciences de l'Homme, 1995 ; *Culture écrite et société. L'ordre des livres XIVe-XVIIIe siècle*, Paris, Albin Michel, 1996.

[33] Ainsi des travaux d'U. Eco, notamment *L'œuvre ouverte*, Paris, Seuil, 1965 ; *Lector in fabula - Le rôle du lecteur ou la coopération interprétative dans les textes narratifs*, Paris, LGF, 1985 ; *Les limites de l'interprétation*, Paris, Grasset, 1992 [e.o. : 1985].

[34] H.-R. Jauss, *Pour une esthétique de la réception*, Paris, Gallimard, 1978.

[35] W. Iser, *L'acte de lecture. Théorie de l'effet esthétique*, Bruxelles, Mardaga, 1985 [e.o. : 1976].

[36] C. Fossé-Poliak, G. Mauger, B. Pudal, *Histoires de lecteurs*, Paris, Nathan, 1999.

[37] A. Collovald et E. Neveu, *Lire le noir - Enquête sur les lecteurs de récits policiers*, Paris, BPI/CGP, 2004.

analyses de Michel de Certeau, qui a mis en évidence les « tactiques », « ruses » et autres « braconnages », ces « arts du faible » déployés par les usagers « ordinaires » dans la vie quotidienne, notamment dans leurs pratiques de lecture[38]. Tous ces auteurs font leur, chacun à leur manière, l'invitation de Roger Chartier à « ne point tenir pour totalement efficaces et radicalement acculturants les textes, les paroles […] qui visent à façonner les pensées et les conduites du plus grand nombre. Toujours ces pratiques sont créatrices d'usages ou de représentations qui ne sont aucunement réductibles aux volontés des producteurs de discours et de normes […]. L'acceptation des modèles et des messages proposés s'opère à travers des aménagements, des détournements, parfois des résistances, qui manifestent la singularité de chaque appropriation »[39]. Plus précisément à propos des pratiques de lecture, l'historien affirme la nécessité de « donner à la lecture le statut d'une pratique créatrice, inventive, productrice, et non pas [de] l'annuler dans le texte lu comme si le sens voulu par son auteur devait s'inscrire en toute immédiateté et transparence, sans résistance ni déviation dans l'esprit de ses lecteurs […]. Les lectures sont toujours plurielles, ce sont elles qui construisent de manière différente les sens des textes »[40]. Et de rappeler ce point essentiel, dont il a lui-même montré toute la pertinence à propos des textes publiés dans la Bibliothèque bleue des libraires troyens dès le XVIIème siècle[41] : « les modalités d'appropriation des matériaux culturels sont sans doute autant sinon plus distinctives que l'inégale distribution sociale de ces matériaux eux-mêmes ». En ce sens, « la diffusion des idées ne peut pas être tenue pour une simple imposition : les réceptions sont toujours des appropriations qui transforment, reformulent, excèdent ce qu'elles reçoivent. L'opinion n'est aucunement un réceptacle, ou une cire molle, et la circulation des pensées ou des modèles culturels est toujours un processus dynamique et créateur. Inversement, les textes n'ont pas en eux-mêmes de signification stable et univoque, et leurs migrations dans une société donnée produit des interprétations mobiles, plurielles, contradictoires. »[42]

Dans ce panorama, il convient enfin de faire une place à part au courant britannique controversé[43] des « *Cultural studies* », nées au *Centre for Contemporary Cultural Studies* (CCCS) de Birmingham[44], pionnier dans l'étude des cultures populaires. D'inspiration

---

[38] M. de Certeau, « Lire, un braconnage », *in L'invention du quotidien. I. Arts de faire*, Paris, UGE 10/18, 1980, p. 279-296.

[39] R. Chartier, *Lectures et lecteurs dans la France d'Ancien Régime*, Paris, Seuil, 1987, p. 13.

[40] R. Chartier, « Du livre au lire », *in* R. Chartier [dir.], *Pratiques de la lecture*, Marseille, Rivages, 1985, p. 63.

[41] Voir notamment R. Chartier, « Livres bleus et lectures populaires », *in* R. Chartier, H.-J. Martin [dir.], *Histoire de l'édition française*, tome II : *Le livre triomphant 1660-1830*, Paris, Fayard/Promodis, 1990.

[42] R. Chartier, *Les origines culturelles de la Révolution française*, Paris, Seuil, 1990, p. 30.

[43] Dans le présent ouvrage, D. Morley parle même de « backlash againt cultural studies' supposed populism ». Pour des illustrations sur ces controverses, voir J.W. Carey, « The Origins of the radical Discourse on Cultural Studies in the United States », *in Journal of Communication*, vol. 33, n° 3, 1983 et, du même auteur, « Overcoming Resistence to Cultural Studies », *in* M. Gurevitch, M.R. Levy [eds.], *Mass Communication Review Yearbook*, vol. 5, Beverly Hills, Sage, 1985 ; J. Curran, « The 'new revisionism' in mass communication research », *in European Journal of Communication*, vol. 5, n° 2-3, 1990 ; « The 'new revisionism' in mass communication research : a reappraisal », *in* J. Curran et alii [eds.], *Cultural Studies and Communications*, London, Arnold, 1996 ; en français, du même auteur, « La décennie des révisions. La recherche en communication de masse des années 1980 », *in Hermès*, n° 11-12, 1992, p. 47-73. Voir aussi G. Philo, D. Miller, "Cultural compliance : dead ends of media/cultural studies and social science", *in Glasgow Media Group*, University of Glasgow, 1997 ; H. Hardt, "Beyond Cultural Studies - Recovering the 'Political' in Critical Communication Studies", *in Journal of Communication Inquiry*, vol. 21, n° 2, Fall 1997, p. 70-78.

[44] Pour une synthèse en français sur ce courant de recherche, voir A. Mattelart, E. Neveu, *Introduction aux Cultural Studies*, Paris, La Découverte, coll. « Repères », 2003. Voir aussi G. Turner, *British Cultural Studies*, London, Unwin, 1990 ; M. Barker, A. Beezer, *Reading into Cultural Studies*, London and New York, Routledge, 1992 ; L. Grossberg, C. Nelson, P. Treichler, *Cultural Studies*, London, Routledge, 1992 ; J. Cruz, J. Lewis [eds.], *Viewing, Reading, Listening : Audiences and Cultural Reception*, Boulder, CO, Westview Press, 1994 ; J.

critique, les premières enquêtes ethnographiques du CCCS prennent pour objet, dans leur majorité, la culture de masse - notamment le public de télévision -, *i.e.* cette « *culture du pauvre* » dont Richard Hoggart[45], inspirateur essentiel du courant, a si bien su décrire l'attention « oblique », distanciée et filtrante[46], les malentendus d'appropriation, les détournements plus ou moins « intéressés » de sens, voire les résistances, qu'elle ne manque pas de susciter auprès des consommateurs issus des catégories populaires - dont les chercheurs, à l'instar de Richard Hoggart, sont souvent eux-mêmes issus. Lyn Thomas revient d'ailleurs ici[47] longuement sur les enjeux épistémologiques de ce positionnement spécifique du chercheur et ses effets sur le rapport à l'objet d'étude, au travers de l'analyse par « *focus groups* » de générations de *fans* d'un feuilleton radiophonique diffusé sur les ondes britanniques depuis1951, *The Archers*[48].

Au centre des problématiques, on trouve l'idée que, contre toute interprétation misérabiliste[49] ou ethnocentriste, les moins compétents culturellement peuvent répondre de manière différenciée (et non forcément crédule et/ou passive) à la violence symbolique qui leur est faite. Comme le résume Anne-Marie Thiesse étudiant les lecteurs populaires de romans-feuilletons éloignés du rapport cultivé à « l'art » et à la « culture », « l'effet du livre sur les classes populaires s'enracine avant tout dans un rapport dominé à la lecture : exclues partiellement du jeu, méconnaissant l'arbitraire de ses règles, les classes populaires ne peuvent formuler leur expérience dans les termes convenus qui indiquent la mise à distance critique. Cela ne signifie pas pour autant que cette mise à distance n'existe pas : elle découle d'une approche spécifique du livre. [...] L'absence de temps et de lieux réservés au livre et à la lecture tient [...] à des conditions objectives de vie (manque d'espace, de loisirs et d'argent). Mais l'inexistence de repères formels définissant, dans le mode de vie quotidien, la place de cette activité culturelle, est aussi significative de la manière dont elle est vécue et perçue. [...] Les conditions mêmes de la lecture populaire, peu intégrée dans le mode de vie, font que le lecteur traverse [...] 'légèrement' le roman où il ne s'investit jamais véritablement. Considérant la lecture comme distraction, et la pratiquant de manière distraite, les membres des classes populaires ne sont point des victimes passives de leurs lectures, vouées par leur innocence à toutes les manipulations ourdies par qui veut les asservir : une certaine forme d'inattention peut être un filtre des plus efficaces »[50]. Quelques années plus tard, dans leurs études respectives de lectrices de romans sentimentaux, qui ne sont vraiment pas dupes « que les histoires d'amour ne se passent pas comme ça dans la vraie vie », Bruno Péquignot et Florence Ceretti[51] aboutissent à des conclusions analogues.

Frow, *Cultural Studies and cultural Values*, Oxford and New York, Oxford University Press, 1995 ; M. Ferguson, P. Golding [eds.], *Cultural Studies in Question*, London, Sage, 1997.

[45] R. Hoggart, *La culture du pauvre*, Paris, Minuit, 1971 [et l'éclairante préface de J.-C. Passeron]. Pour une mise en perspective des apports de cet auteur, voir J.-C. Passeron [dir.], *Richard Hoggart en France*, *op. cit*.

[46] A.-M. Thiesse souligne, quant à elle, l'attention « distraite » et « nonchalante » que les lecteurs populaires de romans-feuilletons accordent à ces supports. Voir A.-M. Thiesse, *Le roman du quotidien - Lecteurs et lectures populaires à la Belle Epoque*, Paris, Seuil, 2000 [1ère éd. Le Chemin Vert, 1984].

[47] Mais aussi dans le chapitre qu'elle consacre à son rapport à un autre de ses objets d'étude, A. Ernaux : voir L. Thomas, « Lire à la première personne », *in Annie Ernaux, à la première personne*, Paris, Stock, 2005 [e.o. 1999], p. 269-291.

[48] L. Thomas, *Fans, Feminisms and 'Quality' Media*, London and New York, Routledge, 2002.

[49] Sur cette notion, voir C. Grignon, J.-C. Passeron, *Le savant et le populaire*, *op. cit*.

[50] A.-M. Thiesse, *Le roman du quotidien*, *op. cit*.

[51] B. Péquignot, *La relation amoureuse. Analyse sociologique du roman sentimental moderne*, Paris, L'Harmattan, 1991 ; F. Ceretti, *Lire Harlequin*, Mémoire pour le DEA Politique sociale et société [B. Pudal - dir.], Paris, Université de Paris I Panthéon-Sorbonne/ISST, 1993.

Reste que l'un des apports théoriques les plus célèbres du Centre de Birmingham demeure sans doute le modèle de l'« *encodage/décodage* » élaboré par Stuart Hall[52], modèle sur lequel reviennent ici, en s'opposant, Martin Barker et David Morley : si le premier l'estime aujourd'hui peu opérationnel, dépassé, voire sclérosant pour les études de réception[53], le second insiste au contraire sur son caractère heuristique, soulignant les interprétations quelquefois « sauvages » dont il a été l'objet.

Parfois « trahi », souvent « dénaturé » - notamment lors des exportations -, encore largement méconnu en France par-delà les multiples apories et « faiblesses »[54] dont on continue pourtant - avec une ironie souvent un peu prompte - de l'accabler à l'envi, le courant des *Cultural Studies* britannique a sans nul doute ouvert la voie à une réflexion d'une grande richesse sur les conditions culturelles de la réception et, ainsi, à la mise en place progressive (même si chaotique) d'une véritable « sociologie de la réception », notamment des produits télévisés. Opérant un retour réflexif sur ses propres travaux[55] ainsi que sur les enquêtes les plus centrales de ce courant de recherche non unifié, ce sont sur ces différents apports, mais aussi sur les questions encore sans réponse, que David Morley revient dans la conclusion de cet ouvrage. Plus largement, ouvrant et clôturant respectivement le livre, les contributions denses de Martin Barker et de David Morley retracent ainsi, chacune à leur manière, la genèse chaotique des études de réception, les filiations revendiquées, rejetées ou réinterprétées, les évolutions et inflexions des paradigmes, concepts et méthodes (entretiens, observations, « *focus groups* », enquêtes statistiques…) extrêmement divers, plus ou moins maîtrisés et souvent contradictoires, les enjeux indissociablement théoriques, sociologiques, politiques, commerciaux qu'elles recèlent, les controverses qui les animent, mais aussi sur leurs perspectives actuelles.

Car de fait, les prolongements plus ou moins directs (et revendiqués) des *Cultural studies* ont été nombreux, en particulier concernant les publics de la télévision. De plus en

---

[52] S. Hall, « Encoding/Decoding », *in* S. Hall et alii [eds.], *Culture, Media, Language*, London, Hutchinson, 1981 [trad. française : « Codage/Décodage », *in Réseaux*, n° 68, p. 27-39]. Voir aussi S. Hall, "Cultural Studies and its theorical Legacies", *in* L. Grossberg, C. Nelson, P. Treichler, *Cultural Studies*, *op. cit.* ; D. Morley, K.H. Chen, *Stuart Hall. Critical Dialogues in Cultural Studies*, London, Routledge, 1996 ; M. Gurevitch, P. Scannell, "Canonisation Achieved ? Stuart Hall's Encoding/Decoding", *in* E. Katz et alii [eds.], *Canonic Texts in Media Research*, Cambridge, Polity Press, 2003.

[53] M. Barker rejoint ce faisant, quoique pour des raisons chaque fois différentes selon les auteurs, D. Dayan (voir D. Dayan, E. Katz, *La télévision cérémonielle*, Paris, PUF, 1996), D. Cefaï et D. Pasquier (« Introduction », *in* D. Cefaï, D. Pasquier [dir.], *Les sens du public*, *op. cit*.) ou encore N. Abercombie et B. Longhurst (*Audiences*, London, Sage, 1998).

[54] Au titre des reproches désormais bien partagés rhétoriquement dans le milieu académique français, parfois condescendant malgré l'indéniable richesse des travaux incriminés, on citera ceux dont se fait l'écho le *survey* d'A. Mattelart et E. Neveu (*Introduction aux Cultural studies*, *op. cit*.) ou encore D. Cefaï et D. Pasquier dans leur « Introduction » à l'ouvrage *Les sens du public* : insuffisante problématisation théorique, liée à la collection de monographies et d'études de cas « décontextualisées », parfois fondées sur des enquêtes ethnographiques à la méthodologie contestable, empêchant toute montée en généralité sociologique, tentations « populistes », oubli du « politique » ou encore soupçon d'un dommageable mélange des genres entre prétentions savantes et interprétations idéologiquement orientées… Ces limites, que l'on peut en effet pointer dans certains travaux, n'enlèvent cependant rien à l'intérêt de nombre des recherches évoquées, lesquelles présentent au moins le (grand) mérite, un peu vite oublié par ceux qui préfèrent parfois le confort du regard théorique à la confrontation au terrain, de rendre compte d'enquêtes empiriques riches en informations.

[55] Voir notamment C. Brunsdon, D. Morley, *Everyday Television : Nationwide*, London, British Film Institute, 1979 ; D. Morley, *The Nationwide Audience*, London, British Film Institute, 1980. Voir aussi, du même auteur, « Changing Paradigms in Audience Studies », *in* E. Seiter et alii. [eds.], *Remote Control : Television, Audiences and Cultural Power*, London, Routledge, 1989.

plus volages et « volatils »[56], longtemps sondés, segmentés, mesurés, « les téléspectateurs » sont demeurés pourtant pendant longtemps, on l'a dit, largement méconnus dans leurs pratiques et usages concrets du média. Force est de constater la « quantophrénie », empreinte de préoccupations commerciales, qui a dominé dans un premier temps les études menées pour les « connaître » et surtout les cibler, par des enquêtes quantitatives de mesures d'audience dont l'apport à la connaissance sociologique des publics et de leurs pratiques concrètes apparaissait toutefois limité. Avec les *Cultural studies* émergent des méthodologies plus qualitatives, visant à rompre avec la conception - jusqu'à lors dominante - de téléspectateurs-consommateurs, trop souvent réduits à un agrégat statistique et/ou à des « parts de marché ». Les apports des études ethnographiques (elles-mêmes non exemptes de biais, comme le reconnaissent d'ailleurs volontiers leurs instigateurs eux-mêmes[57]) cherchant à saisir la réalité des pratiques télévisuelles, les déterminants des goûts et des motivations des téléspectateurs, le(s) sens qu'ils confèrent à leurs pratiques, en un mot les réceptions et usages concrets qu'ils font de la télévision, apparaissent ici indéniables. Dorénavant, la figure d'un téléspectateur actif, co-producteur de sens, ainsi que l'attention portée aux modalités plurielles - et évolutives - d'exposition et d'appropriation des messages et produits télévisés par les récepteurs, constituent les deux topiques essentielles de recherches par ailleurs très diverses : certaines s'intéressent à l'activité interprétative du téléspectateur, en prenant par exemple pour objets les feuilletons[58] ou les informations politiques ; d'autres sont centrées sur les pratiques télévisuelles inscrites dans la sphère domestique quotidienne[59]. Ce n'est pas la moindre originalité de ces recherches que de mettre en lumière des pratiques et des appropriations différenciées non seulement en fonction de la classe sociale, mais aussi d'autres variables

---

[56] Voir S. Chalvon-Demersay, P.-A. Rosenthal, « Une démographie des comportements volatils ? L'émergence de la microanalyse dans la mesure d'audience », *in Quaderni*, n° 35, 1998, p.129-148.

[57] Pour la critique par D. Morley lui-même de son enquête sur *Nationwide*, voir D. Morley, *Television, Audiences and Cultural Studies*, London et New York, Routledge, 1992 ; « La réception des études sur la réception. Retour sur 'Le public de *Nationwide'* », *in Hermès*, n° 11-12, 1993 et « Unanswered Questions in Audience Research », dans le présent volume. Voir aussi S. Kim, "Re-reading David Morley's *The Nationwide Audience*", *in Cultural Studies*, vol. 18, n° 1, 2004. Voir encore le retour par son auteur sur une autre enquête pionnière, I. Ang, « Wanted : Audiences. On the Politics of empirical Audience Studies", *in* E. Seiter et alii. [eds.], *Remote Control, op. cit.* et « Pour une ethnographie critique », *in Hermès*, n° 11, 1993.

[58] Voir ainsi l'enquête pionnière de D. Hobson, *'Crossroads' : The Drama of a Soap Opera*, London, Methuen, 1982. Puis celles de I. Ang, *Watching Dallas - Soap Opera and the melodramatic Imagination*, London, Methuen, 1985 ; D. Buckingham, *Public Secrets : 'EastEnders' and its Audience*, London, British Film Institute, 1987 ; E. Seiter, "'Don't treat us like we're so stupid and naive' : Toward an Ethnography of Soap Operas Viewers", *in* E. Seiter et alii. [eds.], *Remote Control, op. cit.* ; J. Gripsrud, *The Dynasty Years, op. cit.* ; M. Barker, K. Brooks, *Knowing Audiences : Judge Dredd, its Friends, Fans and Foes*, Luton, University of Luton Press, 1998 ; ou encore, en France, l'étude des « publics particulièrement concernés » de la série *Urgences* que sont les médecins et les patients, interrogés par S. Chalvon-Demersay (« La confusion des conditions : une enquête sur la série télévisée *Urgences* », *in Réseaux*, n° 95, 1999, p. 235-285), celle du *fan-club* français de la série « culte » *Le Prisonnier* par P. Le Guern (« En être ou pas : *le fan-club* de la série *Le Prisonnier* »), ou encore des téléspectateurs français assidus de la série américaine *Friends* par J.-P. Esquenazi (« *Friends*, une communauté télévisuelle »), tous deux *in* P. Le Guern [dir.], *Les cultes médiatiques. Culture fan et œuvres cultes*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2002, respectivement p. 177-215 et p. 233-262.

[59] A l'instar des travaux pionniers de D. Morley (voir, avec R. Silverstone, *Family Television : Cultural Power and domestic Leisure*, London, Comedia/Routledge, 1986 ; D. Morley, "Domestic Communications : Technologies and Meanings", *in Media, Culture and Society*, vol. 12, n° 1, 1990 ; et, du même auteur, "What's home got to do with it ?", *in European Journal of Cultural Studies*, vol. 6, n° 4, 2003) ou de J. Lull ([ed.], *World Families watch Television*, London, Sage, 1988 et *Inside Family Viewing - Ethnographic Research on Television's Audiences*, London, Routledge, 1990). On songe aussi aux recherches plus récentes de L. Spigel (*Make Room for TV*, Chicago, Chicago University Press, 1992 ; *Welcome to the Dreamhouse*, Raleigh, Durham, Duke University Press, 2001 ; "Media Homes : then and now", *in International Journal of Cultural Studies*, vol. 4, n° 4, 2001. Et, en français, « La télévision dans le cercle de famille », *in Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 113, 1996, p. 40-55), ou encore à la contribution de S. Moores (*Interpreting Audiences : the Ethnography of Media Consumption*, London, Thousand Oaks and New Delhi, Sage, 1993).

dont se préoccupent très tôt ces travaux : le genre[60], les origines ethniques[61], l'âge…, et auxquelles s'intéressent aussi plus spécifiquement les contributions de la seconde partie de ce volume ; pratiques et appropriations qui apparaissent enfin structurées par les contextes et sphères de réception, les genres télévisuels, les communautés socioculturelles plurielles d'appartenance, mais aussi les rapports entretenus aux autres médias... En analysant la réception d'adaptations d'œuvres littéraires sous forme de séries télévisées ou de comédies musicales, l'article de Christine Détrez suggère d'ailleurs ici tous les gains de connaissance que peut apporter l'étude décloisonnée des modalités renouvelées d'appropriation d'un même texte circulant dans des espaces, des contextes et des formats différents de ceux ayant procédé à son élaboration initiale, posant ainsi, sur un cas concret, la question de l'évolution des légitimités culturelles traditionnelles, voire de leur subversion[62].

Dans la lignée ou non de l'intuition modélisée par Stuart Hall, certains travaux se sont intéressés plus particulièrement aux conditions de transmission « efficace » (*i.e.* du sens souhaité par l'émetteur) d'un message quelconque, en s'interrogeant notamment sur le rôle que peut jouer l'auteur/producteur dans cette réception « conforme ». Si on veut le dire autrement, il s'agit ici de questionner les modalités, les conditions de réussite et les contraintes ou les limites d'une « émission »/« préméditation »[63] de leur(s) réception(s) par les auteurs des messages[64]. Ce sont à ces aspects spécifiques que s'attachent, dans le présent volume, la contribution de Rémy Ponton à propos des Goncourt, qui ont constamment, avec plus ou moins de bonheur, cherché à encadrer la réception de leurs écrits et qui ont toujours prêté une attention jalouse aux réactions des critiques et des directeurs de théâtre ou de presse à la parution de chaque nouvel ouvrage, et celle de Vincent Guiader qui, étudiant les appropriations différenciées du roman de Michel Houellebecq, *Les particules élémentaires* (Flammarion, 1998), analyse « l'importance de 'l'émission de la réception' du roman, triple produit des investissements sociaux multiples de l'auteur dans le champ littéraire, d'un souci d'intégration du texte dans un agenda médiatique, politique et intellectuel spécifique, enfin de stratégies éditoriales habiles ». De son côté, Fabrice Thumerel, en mettant en œuvre une méthode « sociogénétique », cherche à comprendre « comment un avant-gardiste réputé illisible » (Valère Novarina) semble en passe de devenir un « classique », en saisissant « le positionnement initial de l'auteur dans l'espace des possibles » et en appréhendant « la réception d'une œuvre comme un système de relations entre trajectoire et champ », *i.e.* en

---

[60] Voir I. Ang, J. Hermes, "Gender and/in media consumption", *in* J. Curran, M. Gurevitch [eds.], *Mass Media and Society*, London, Edward Arnold, 1991 ; F H. Baehr, G. Dyer [eds.], *Boxed-in : Women and Television*, London, Pandora, 1987 ; E.D. Pribram [ed.], *Female Spectators : Looking at Film and Television*, London and New York, Verso, 1988 ; M. E. Brown [ed.], *Television and Women's Culture*, London, Sage, 1990 ; C. Geraghty, *Women and Soap Operas : a Study of Prime-time Soaps*, Cambridge, Polity Press, 1991 ; J. Stacey, *Stargazing : Hollywood Cinema and female Spectatorship*, London and New York, Routledge, 1994.

[61] Voir, par exemple, J. Bobo, *Black Women as cultural Readers*, New York, Columbia University Press, 1995 ; M. Gillespie, *Television, Ethnicity and Cultural Change*, London, Routledge, 1995.

[62] Sur cette question, voir aussi, pour des illustrations empiriques, l'enquête sur les lectures adolescentes que C. Détrez a réalisée avec C. Baudelot et M. Cartier, *Et pourtant ils lisent*, Paris, Seuil, 1999, les contributions réunies dans l'ouvrage collectif dirigé par P. Le Guern sur « la culture fan » (*Les cultes médiatiques, op. cit.*) et celle d'A. Collovald et d'E. Neveu sur les lecteurs de romans policiers, *Lire le noir, op. cit*. Plus généralement, voir O. Donnat, *Les Français face à la culture. De l'exclusion à l'éclectisme*, Paris, La Découverte, 1994 et B. Lahire, *La culture des individus. Dissonances culturelles et distinction de soi*, Paris, La Découverte, 2004.

[63] Voir B. Le Grignou, E. Neveu, « Emettre sa réception. Préméditations et réceptions de la politique télévisée », *in Réseaux*, octobre 1988.

[64] Sur les tentatives stratégiques d'A. Ernaux pour encadrer la réception de ses récits, voir I. Charpentier, « '*Quelque part entre la littérature, la sociologie et l'histoire*' - L'œuvre autosociobiographique d'Annie Ernaux ou les incertitudes d'une posture improbable », *in* J. Meizoz [dir.], *Discours en contextes – Théorie des champs et analyse de discours. Recherches européennes*, Genève, Slatkine Erudition, à paraître en 2006.

portant attention aux « facteurs institutionnels, interactionnels et dispositionnels qui ont rendu possible cette reconnaissance tardive ».

D'autres enquêtes mettent plus spécifiquement l'accent sur les usages sociaux polymorphes des médias et produits culturels, utilisés comme ressources plurielles : conversationnelles et sociables[65], opérateurs de construction identitaire pour les adolescents[66] ou pour les femmes[67], ou encore vecteurs d'engagements - encadrés et formatés -, qu'ils soient « compassionnels », comme l'ont mis en évidence Dominique Mehl[68] ou Dominique Cardon[69] et Jean-Philippe Heurtin sur des auditeurs d'émissions radiophoniques ou à propos du

---

[65] Voir ainsi les travaux de D. Boullier sur les programmes télévisés (« Les styles de relation à la télévision », *in Réseaux*, hors série « Sociologie de la télévision : France », 1991, p. 119-142) ; l'enquête originale de M. Burgos, C. Evans et E. Buch sur les sociabilités autour des livres et des lectures (*Sociabilités du livre et communautés de lecteurs - Trois études sur la sociabilité du livre*, Paris, BPI/Centre G. Pompidou, 1996), ou encore, sur le même thème, notre article avec E. Pierru *in Civilisations* (art. précité).

[66] Comme le montrent notamment les travaux de D. Pasquier sur la série *Hélène et les garçons* (voir « Télévision et apprentissages sociaux : les séries pour adolescents », *in* P. Beaud, P. Flichy, D. Pasquier, J.-L. Quéré [dir.], *Sociologie de la communication*, *op. cit.* ; « 'Une nouvelle amie' - Le héros télévisuel comme promesse d'amour », *in* P. Le Guern [dir.], *Les cultes médiatiques, op. cit.*, p. 219-232 et *La culture des sentiments - L'expérience télévisuelle des adolescents*, Paris, MSH, 1999). Voir aussi les enquêtes de D. Buckingham ([ed.], *Reading Audiences : Young People and the Media*, Manchester, Manchester University Press, 1993 ; *Children Talking Television : the Making of Television Literacy*, London, The Falmer Press, 1993 ; *Moving Images. Understanding Children's Emotional Responses to Television*, Manchester, Manchester University Press, 1996) et Sara Bragg (avec D. Buckingham, *Young People, Sex and the Media : the facts of life ?*, London, Palgrave MacMillan, 2003). Voir aussi la contribution de ces deux auteurs au présent volume : « '*I think I am too young to understand*' : young people, the media, gender and sexuality".

[67] Sur les amatrices de séries télévisées, on citera ainsi les enquêtes d'A. Press (*Women watching Television : Gender, Class and Generation in the American Television Experience*, Philadelphie, University of Pensylvannia Press, 1991) ou de M. E. Brown (*Soap Opera and Women's Talk. The Pleasure of Resistance*, London, Sage, 1994). Voir aussi J. D'Acci, *Defining Women : Television and the Case of* Cagney and Lacey, Chapel Hill, University of North Carolina Press, 1994 ; M. Heide, *Television Culture and Women's Lives : 'Thirtysomething' and the Contradiction of Gender*, Philadelphia, University of Pennsylvania Press, 1995 ; et, plus récemment, C. Brunsdon, *The Feminist, the Housewife and the Soap Opera*, Oxford, New York, Oxford University Press, 2000.
Sur les auditrices *fans* d'un feuilleton radiophonique anglais, on lira l'enquête de L. Thomas, *Fans, Feminisms and 'Quality' Media*, *op. cit*. Sur la réception de ce média, encore largement délaissée dans les recherches, voir aussi C. Mitchell, *Women and Radio : Airing Differences*, London and New York, Routledge, 2000 et H. Glévarec, *Libre antenne. La réception de la radio par les adolescents*, Paris, Armand Colin, 2005.
Sur les lectrices de *romance novels,* on citera le travail célèbre de J. Radway, *Reading the Romance. Women, Patriarchy and Popular Literature*, Chapel Hill and London, University of North Carolina Press, 1984. Du même auteur, lire aussi, plus largement, "Reception Studies", *in Cultural Studies*, vol. 3, n° 2, 1988. Sur le même thème, on peut encore se reporter à S. Radstone [ed.], *Sweet Dreams : Sexuality, Gender and Popular Fiction*, London, Lawrence and Wishart, 1988.
Sur les lectrices d'H. de Balzac, on lira avec intérêt l'étude injustement méconnue de C. Mounoud-Anglès, *Balzac et ses lectrices - L'affaire du courrier des lectrices de Balzac - Auteur/lecteur : l'invention réciproque*, Paris, Indigo/Côté-Femmes, 1994.
Sur les lectrices de *Passion simple* d'A. Ernaux, on se reportera à notre propre contribution dans ce collectif.

[68] D. Mehl, « La télévision compassionnelle », *in Réseaux*, n° 63, 1994, p. 101-122 ; *La télévision de l'intimité*, Paris, Seuil, 1996.

[69] D. Cardon, « Comment se faire entendre ? La prise de parole des auditeurs de RTL », *in Politix*, n° 31, 1995, p. 145-186 ; « 'Chère Ménie...' - Emotions et engagements de l'auditeur de Ménie Grégoire », *in Réseaux*, n° 70, 1995. Voir aussi, du même auteur avec J.-P. Heurtin, « La critique en régime d'impuissance. Une lecture des indignations des auditeurs de France-Inter », *in* B. François, E. Neveu [dir.], *Espaces publics mosaïques. Acteurs, arènes et rhétoriques des débats contemporains*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 1999.

Téléthon[70], ou bien « civiques », « discursifs », comme en témoignent les analyses de Sonia Livingstone et de Peter Lunt sur les *talk-shows*[71].

Se démarquant vigoureusement de la vision d'un spectateur passif et atomisé, le réhabilitant - parfois non sans équivoque - comme acteur social, n'évitant pas, dans quelques cas, les dérives aboutissant à sur-estimer son autonomie et ses capacités de résistance[72], les études de réception, éclatées même si elles partagent un certain nombre d'hypothèses, ont ainsi réactivé et, dans une certaine mesure, revisité le vieux débat sur les effets, limités ou non, des médias de masse. En effet, comme le rappelle justement Emmanuel Pierru[73], sans prétendre apporter de réponses définitives, elles permettent de relativiser très fortement la pertinence sociologique de simples mesures d'audience pour saisir les pratiques concrètes des téléspectateurs (lecteurs…) ; ce faisant et de surcroît, elles infirment un certain nombre de fantasmes sociaux et autres idées reçues quant aux effets puissants, directs et univoques des médias d'un côté, ou à leurs effets intrinsèquement limités de l'autre, en invitant à complexifier et à contextualiser les analyses.

Enfin, les études de réception engagent à penser les pratiques, qu'elles soient culturelles ou politiques, lettrées ou ordinaires, « conformes » ou hétérodoxes, moins comme des formes de consommations plus ou moins « passives », que comme des expériences, indissociablement individuelles et sociales[74], structurées « par les conditions de production, de circulation, de réception et d'usages des 'textes' »[75]. Quelques champs disciplinaires (sociologie de la culture[76], de la lecture[77] ou, on l'a rappelé, histoire de l'art, « du livre et du lire »...) mobilisent déjà de manière féconde cette problématique. D'autres s'en désintéressent encore... comme la science politique. La troisième partie de l'ouvrage s'attache plus particulièrement à mettre en lumière les intérêts multiples que cette discipline aurait pourtant à importer et transposer certains paradigmes et démarches d'enquête proposés par les études de réception en vue de renouveler certaines de ses problématiques et d'explorer des terres vierges, en s'éloignant de toute tentation légitimiste. Comme le suggère Brigitte Le Grignou dans sa contribution programmatique au présent ouvrage, « la perspective de la réception » peut permettre d'éclairer les rapports pluriels à la politique, et notamment les relations distantes/distendues, apparemment indifférentes, d'une majorité de citoyens, en prêtant attention « non seulement aux émissions [télévisées par exemple] mais à leurs usages, non

---

[70] D. Cardon, J.-P. Heurtin, O. Martin, A.-S. Pharabod, S. Rozier, « Les formats de la générosité. Trois explorations du *Téléthon* », *in Réseaux*, n° 95, vol. 17, 1999, p. 15-105 ; et, des deux premiers, « Dans les coulisses du public. Un regard ethnographique sur le travail des programmateurs du *Téléthon* », *in* D. Cefaï, D. Pasquier [dir.], *Les sens du public, op. cit*.

[71] S. Livingstone, P. Lunt, *Talk on Television : Audience Participation and public Debate*, London, Routledge, 1994.

[72] Voir, par exemple, les conclusions de J. Fiske : *Television Culture*, London, Methuen, 1987 ; *Reading the Popular*, Boston, Unwin Hyman, 1989 ; *Understanding Popular Culture*, London, Unwin Hyman, 1989.

[73] E. Pierru, « 'Effets politiques des médias' et sociologie prophétique - Pour une sociologie des rapports ordinaires à l'information politique », *in* J.-B. Legavre [dir.], *La presse écrite, objets délaissés*, Paris, L'Harmattan, coll. « Logiques politiques », 2004, p. 289-313.

[74] Sur l'imbrication des dimensions personnelles et collectives dans l'expérience des fans par exemple, voir P. Le Guern [dir.], *Les cultes médiatiques, op. cit.*

[75] B. Le Grignou, *Du côté du public, op. cit*., p. 2.

[76] Sur le renouvellement des problématiques de recherche dans ce domaine, voir D. Crane [ed.], *The Sociology of Culture - Emerging Theorical Perspectives*, Oxford UK & Cambridge USA, Blackwell, 1994.

[77] Dans ce domaine de recherche, voir les synthèses de M. Poulain [dir.], *Lire en France aujourd'hui*, Paris, ECL, 1993 ; de N. Robine, *Lire des livres en France des années 1930 à 2000*, Paris, ECL, 2000 et de C. Horellou-Lafarge et M. Segré, *Sociologie de la lecture*, Paris, La Découverte, coll. « Repères », 2003. Voir aussi les enquêtes de J. Bahloul, *Lectures précaires : étude sociologique sur les faibles lecteurs*, Paris, BPI/Centre Pompidou, 1990 ; de J.-L. Fabiani et F. Soldini, *Lire en prison : une étude sociologique*, Paris, BPI, 1995.

seulement aux interprétations prescrites mais aux « détournements » et lectures hétérodoxes, non seulement aux acteurs légitimes (professionnels, auxiliaires et spécialistes de la politique) mais aussi et surtout aux non (ou peu) initiés ». Dans les perspectives initiées par William Gamson[78], prolongées plus récemment par Nina Eliasoph[79], on pense ici notamment aux réceptions des produits politiques par leurs destinataires « profanes » ordinaires - les « publics fragiles » de Nina Eliasoph -, qu'ils soient citoyens/électeurs, usagers des services publics, etc. Car en effet, tout comme les produits culturels, les discours, informations et « messages » politiques, aussi divers soient-ils, constituent également des produits symboliques, lettrés[80]. Or, on sait que la compétence politique, à l'instar des pratiques culturelles, croît avec le niveau socio-culturel[81].

Dès lors, progresser dans la connaissance des appropriations concrètes des différents médias par des récepteurs différemment situés au sein des rapports de classe (mais aussi de genre, etc...) pourrait *in fine*, et par analogie maîtrisée, éclairer de manière très heuristique les objets politiques. Outre que l'on y gagnerait des grilles de lecture et des clefs d'analyse transposables dans le domaine de la réception des discours et produits politiques au sens large, c'est tout particulièrement la compréhension sociologique de ce que Jean-François Bayart nomme « la politique par le bas »[82] qui en bénéficierait le plus. En effet, un tel « déplacement du regard » serait susceptible de permettre une appréhension renouvelée des usages populaires du politique, des compétences, des expériences sociales, des ressources et des activités interprétatives, plus ou moins « informées » et « politiques », que les citoyens ordinaires, souvent plutôt indifférents à cet ordre d'activités, mobilisent pour se repérer dans l'univers politique[83]. Ce dernier point apparaît singulièrement crucial si l'on rappelle qu'il s'agit là de terrains encore largement inexplorés en science politique, parce que difficiles à saisir empiriquement.

Ainsi revisitées et réappropriées, les études de réception s'inscriraient dans une féconde (quoique discontinue) tradition d'analyse de la circulation et des effets des produits culturels[84], analysés comme révélateurs pertinents d'un politique « contingent », et pourraient dès lors contribuer à éclairer d'un jour nouveau l'histoire sociale des idées (c'est ce que se propose de faire ici Emmanuel Pierru lorsqu'il analyse les modalités et les effets de la circulation à l'échelle internationale de la croyance savante dans les « effets électoraux du chômage »), mais aussi la sociologie des intellectuels et des producteurs symboliques, comme le suggèrent plusieurs analyses récentes de la politisation des réceptions littéraires de certaines

---

[78] W. Gamson, *Talking Politics*, Cambridge, Cambridge University Press, 1992.

[79] N. Eliasoph : *Avoiding Politics : How Americans Produce Apathy in Civil Society*, Cambridge, Cambridge University Press, 1998 ; « Citoyens du quotidien », *in Espaces Temps*, n° 76-77, 2001, p. 110-121 ; « Publics fragiles. Une ethnographie de la citoyenneté dans la vie associative », *in* D. Cefaï, D. Pasquier [dir.], *Les sens du public, op. cit*., p. 225-268.

[80] Pour une illustration, voir P. Lehingue, B. Pudal, *« Retour(s) à l'expéditeur. Eléments d'analyse de la déconstruction d'un 'coup': la 'Lettre à tous les Français' de François Mitterrand »*, *in* CURAPP, *La communication politique*, Paris, PUF, 1991 ; voir aussi B. Pudal, « Les usages politiques de la symbolique lettrée (1981-1995) », *in* B. Seibel [dir.], *Lire, faire lire*, Paris, Le Monde Editions, 1995.

[81] Voir l'ouvrage classique de D. Gaxie, *Le cens caché. Inégalités culturelles et ségrégation politique*, Paris, Seuil, 1978.

[82] J.-F. Bayart, *L'Etat en Afrique*, Paris, Fayard, 1989.

[83] Les travaux récents de D. Gaxie vont dans ce sens : voir, par exemple, « Les critiques profanes de la politique. Enchantements, désenchantements, réenchantements », *in* J.-L. Briquet, P. Garraud [dir.], *Juger la politique*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2001, p. 217-240 ; « Appréhensions du politique et mobilisations des expériences sociales », *in Revue française de science politique*, vol. 52, n° 2-3, avril-juin 2002, p. 145-178 ; « Une construction médiatique du spectacle politique ? Réalité et limites de la contribution des médias au développement des perceptions négatives du politique », *in* J. Lagroye [dir.], *La politisation*, Paris, Belin, 2003, p. 325-356.

[84] Voir le classique R. Chartier, *Les origines culturelles de la Révolution française*, *op. cit*.

œuvres[85]. Apparaissent particulièrement éclairantes à cet égard les contributions dans le présent volume de Boris Gobille à propos des interprétations critiques intéressées de la mobilisation des « événements » de Mai 1968 dans les romans d'Olivier Rolin, de Vincent Guiader lorsqu'il confronte les « modes concurrents de classement, [les] luttes de filiations, [les] revendications de paternité, mais aussi [les] usages politiques différenciés » du roman de Michel Houellebecq, *Les particules élémentaires*, aux prises de position de l'écrivain, ou encore de Delphine Naudier qui, étudiant la réception des *fatwas* contre Salman Rushdie et Taslima Nasreen dans le journal *Le Monde*, cherche à comprendre « comment la légitimité des auteurs, acquise ou à construire, infléchit les types d'appropriation des événements qui les concernent dans un espace de réception transnational. »

On le voit, la recherche en science politique aurait beaucoup à gagner à mobiliser les savoirs-faire pratiques et théoriques d'ores et déjà dégagés dans le champ d'investigation des études de réception, en s'appuyant notamment sur des échanges croisés avec des chercheurs issus de disciplines variées. En se plaçant résolument « du côté des publics », c'était aussi l'un des paris de cette aventure collective que de démontrer tout l'intérêt d'une telle démarche. Que les contributeurs du colloque et, en particulier, les auteurs de cet ouvrage, qui ont bien voulu relever ce défi, en soient ici remerciés…

[85] Ainsi des ouvrages auto-sociobiographiques d'Annie Ernaux. Voir I. Charpentier, *Une intellectuelle déplacée - Enjeux et usages sociaux et politiques de l'œuvre d'Annie Ernaux (1974-1998)*, Thèse de Doctorat de Science Politique, Amiens, Université de Picardie, 1999, à paraître en 2007 ; « De corps à corps. Réceptions croisées d'Annie Ernaux », *in Politix*, n° 27, 3ème trim. 1994, p. 45-75 ; « Anamorphoses des réceptions critiques d'Annie Ernaux : ambivalences et malentendus d'appropriations », *in* F. Thumerel [dir.], *Annie Ernaux : une oeuvre de l'entre-deux*, Arras, Artois Presses Université/SODIS, 2004, p. 225-242.